



**Journal des anthropologues**  
Association française des anthropologues

128-129 | 2012  
Dites-le avec des fleurs

---

## Agriculture traditionnelle et fleurs coupées : un mariage réussi en Amazonie

*Traditional Agriculture and Ornamental Flowers: a Successful Union in Amazonia*

Sophie Caillon et Oliver T. Coomes

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/5458>  
DOI : 10.4000/jda.5458  
ISSN : 2114-2203

### Éditeur

Association française des anthropologues

### Édition imprimée

Date de publication : 14 octobre 2012  
Pagination : 85-113  
ISBN : 979-10-90923-03-4  
ISSN : 1156-0428

### Référence électronique

Sophie Caillon et Oliver T. Coomes, « Agriculture traditionnelle et fleurs coupées : un mariage réussi en Amazonie », *Journal des anthropologues* [En ligne], 128-129 | 2012, mis en ligne le 14 octobre 2014, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/5458> ; DOI : 10.4000/jda.5458

---

## **AGRICULTURE TRADITIONNELLE ET FLEURS COUPÉES : UN MARIAGE RÉUSSI EN AMAZONIE**

Sophie CAILLON\* – Oliver T. COOMES\*\*

La recherche en sciences humaines et sociales sur les fleurs ornementales s'est principalement intéressée aux conséquences environnementales et sociales de l'industrialisation de cette filière pour une exportation internationale<sup>1</sup>. Dans cet article, même si nous abordons l'objet « fleur » comme une marchandise, nous travaillons non pas dans un contexte d'exportation inter-pays, mais dans le cadre d'un marché local, les ventes se faisant dans un rayon de 20 km. Les fleurs coupées destinées à l'exportation sont le plus

---

\* CNRS, UMR 5175, Centre d'écologie fonctionnelle et évolutive (CEFE)  
1919 route de Mende, 34293 Montpellier cedex 5

\*\* McGill University, Department of Geography, Burnside Hall, Room  
705 - 805 Sherbrooke St. West, Montréal, Q.C., Canada H3A 0B9  
Courriels : sophie.caillon@cefe.cnrs.fr – oliver.coomes@mcgill.ca

Nous tenons à remercier l'ensemble des clients, vendeuses et producteurs de fleurs coupées de la région d'Iquitos, en particulier ceux de Lupuna II Zona, qui ont accueilli avec curiosité nos questions. Nos assistants de recherche, Roxana Nascimiento et Carlos Rengifo Upiachihua, nous ont apporté une aide précieuse tout le long de ces recherches. Cette étude a été possible grâce à l'aide financière du Département de géographie de l'université McGill (Montréal, Canada) et du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH). Enfin, nous tenons à remercier Ludivine Eloy pour sa relecture et ses commentaires éclairés sur ce texte.

<sup>1</sup> Pour les articles les plus récents, voir Hughes (2001) ; Newman (2002) ; Loges *et al* (2005) ; Baris & Uslu (2009) ; Muhammad *et al* (2009) ; Riisgaard (2009 & 2011) ; Mano *et al* (2011).

souvent cultivées en zones périurbaines, alors que nous présentons un cas rare d'agriculture de rente fondée sur la production de fleurs ornementales en forêt tropicale à l'aide d'un système d'abattis sur brûlis également utilisé pour les plantes alimentaires.

Dans son excellent livre mêlant enquêtes anthropologiques et recherches historiques, Jack Goody (1993) compare le désintéressement pour les fleurs des Amazoniens à celui des Africains (p. 24). Il cite pour cela les travaux de son collègue Stephen Hugh-Jones. Les Basarana d'Amazonie ne s'intéresseraient pas aux fleurs sauvages malgré la grande diversité d'orchidées présentes en forêt. Il note néanmoins que lors de certaines occasions, les Basarana ornent leurs oreilles de fleurs et cultivent des plantes ornementales dans les jardins (pp. 20-21). Or, nos travaux montrent que les fleurs ornementales en Amazonie péruvienne (région d'Iquitos) sont présentes non seulement en tant que culture de niche pour acquérir un revenu stable mais sont aussi cultivées pour leurs valeurs esthétiques, médicinales et religieuses.

En Amazonie, on associe souvent un système de production traditionnel à une agriculture de subsistance propre aux populations indiennes utilisant des moyens techniques rudimentaires peu modifiés par une influence hispanique. Les Indiens d'Amazonie sont décrits comme des ethnies isolées, ayant une faible insertion sur le marché économique local (Chibnik, 1994). À l'agriculture moderne est souvent opposée l'agriculture traditionnelle, dualité que l'on retrouve entre les colons du vieux continent et les Indiens d'Amazonie. Or cette opposition cache un gradient de pratiques inspirées par une recombinaison permanente des savoirs ; savoirs empiriques et théoriques, savoirs savants et locaux, savoirs des Indiens et des colons s'entremêlent pour mieux s'enrichir, et ainsi s'adapter à des contextes socioculturels et économiques de plus en plus globaux. Si l'organisation sociale et notamment les pratiques agricoles des Indiens ont fait l'objet de nombreuses études, nous avons choisi de travailler avec une population qui, à travers son métissage, a été la plus à même de modifier et d'adapter ses savoirs : les communautés non-indiennes dénommées *riberíños* au Pérou ou *caboclos* au Brésil, et qui vivent dans la zone riparienne

des fleuves en Amazonie. Plus précisément dans notre zone d'étude, certains *riberños* sont dénommés *mestizos* pour leurs racines ibériques et amérindiennes. Leur langue est l'espagnol. Dans l'objectif d'augmenter leur revenu monétaire, ils ont su modifier les techniques élaborées par les populations indiennes pour mieux s'adapter à la demande de plus en plus spécifique et diversifiée des villes, et ainsi s'insérer dans une économie de marché<sup>2</sup>. La vente à Iquitos de fleurs ornementales coupées cultivées localement en est une parfaite illustration.

Les fleurs ornementales auraient pu servir de modèle à Marilyn Strathern, Eduardo Viveiros de Castro et Philippe Descola pour souligner les continuités du binôme nature-culture<sup>3</sup>. Elles sont par essence un objet hybride, qui fait lien entre l'homme et son environnement. C'est une entité biologique avec ses modes particuliers de reproduction et de propagation, cultivée par des hommes et des femmes, vendue sur des marchés et associée à des représentations symboliques fortes notamment dans les cimetières ou en médecine traditionnelle. Le développement d'une filière de fleurs coupées a une histoire, et sa diffusion à travers un territoire peut être tracée. Ainsi, le « champ » des fleurs ornementales suscite un questionnement complexe répondant à plusieurs registres disciplinaires comme l'écologie, l'agronomie, l'économie, l'anthropologie, l'ethnobiologie ou la géographie.

Au cours de ce projet, nous avons choisi de croiser les outils et les concepts issus de deux disciplines, l'ethnobiologie et la géographie. L'ethnobiologie, dont les relations entre les hommes et leur environnement constituent l'objet d'étude, est une science du local. Nous nous sommes intéressés à la nomenclature locale des fleurs ainsi qu'aux savoirs et pratiques associés. Grâce à la géographie, notre problématique a pu prendre une autre dimension spatiale. Nous avons non seulement étudié localement le rapport à l'espace des agriculteurs, mais aussi élargi notre champ d'étude en

---

<sup>2</sup> Voir Hiraoka (1985) ; Chibnik (1994) ; Winkler-Prins (2002).

<sup>3</sup> Voir Strathern (1980) ; Descola (1986, 2001) ; Viveiros de Castro (1992, 1996) ; Descola et Pálsson (1996).

reconstituant l'histoire et la géographie de la filière de fleurs ornementales. Au cours du travail d'enquête, il a souvent été difficile de distinguer ce qui relevait de l'ethnobiologie ou de la géographie. Sur un certain nombre de points d'enquête, ces deux disciplines s'entremêlent en s'intéressant à un objet commun, les savoirs locaux associés aux fleurs. À l'aide d'une posture intégrant l'ethnobiologie et la géographie, nous répondons dans ce texte à la question : comment les fleurs ornementales coupées peuvent-elles faire « lien » ? Par « lien », nous entendons les relations villes-campagnes entretenues par des femmes et des hommes qui parcourent le fleuve, les réseaux de communication inter-villageoise souvent organisés sur de longues distances et les interactions entre les différents agro-écosystèmes que l'on retrouve le long du fleuve Amazone.

Les données présentées dans cet article ont été collectées entre les mois d'avril et juin 1999, puis actualisées en août 2011. Observation participante, relevés spatiaux de terroirs et enquêtes semi-directives en espagnol auprès des acteurs de la filière, à la fois dans la zone de production et sur les sites de vente ont été nos principaux outils de recherche. Ainsi, trente clients et quarante-deux vendeuses de fleurs du cimetière d'Iquitos et du port de Belén ont été interrogés. Pendant huit dimanches consécutifs, de 2 à 6 heures du matin, tous les bouquets de fleurs en vente ont été comptés et les prix relevés.

Lupuna II Zona a été le principal village enquêté car il est réputé pour sa longue tradition de production florale qui y est diversifiée et quantitativement importante tout au long de l'année. Toutes les enquêtes à l'échelle du foyer (composée du couple et de leurs enfants non mariés) ont été conduites dans ce village. Tous les producteurs de Lupuna II Zona présents lors de l'enquête, soit près de 91% de la population (58 foyers sur 64), ont été interrogés sur leur organisation socioéconomique, sur les règles de transmission du foncier et des échanges de plantes, et sur la production et la vente des fleurs. Chaque entretien, conduit alternativement avec l'homme et la femme du foyer, durait entre une et deux heures. Les hommes, chefs de famille, étaient questionnés sur la gestion des

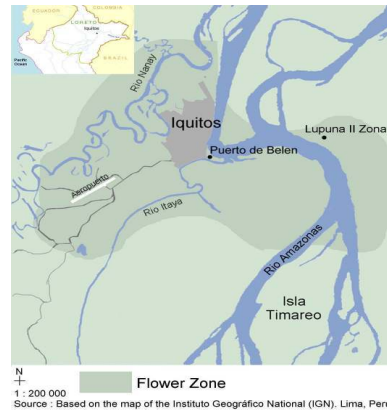
ressources et du territoire (i.e. distribution spatiale des espaces cultivés) alors que leurs femmes l'étaient sur les modalités de vente des fleurs et de conservation du matériel de propagation. Après avoir posé les questions dans la maison des agriculteurs, des entretiens ouverts et des relevés botaniques ont été menés dans 17 parcelles de fleurs. Pour identifier les noms communs, locaux et scientifiques des espèces de fleurs ornementales coupées (tableau 1, à consulter en fin d'article), nous avons questionné les agriculteurs en espagnol et constitué des herbiers identifiés par les botanistes de l'université nationale de l'Amazonie péruvienne (Universidad Nacional de la Amazonia Peruana) à Iquitos. Dans la suite du texte, nous indiquerons le nom commun en français lorsqu'il existe afin de faciliter la lecture.

Dans cet article, nous analysons l'origine et le fonctionnement d'une filière de fleurs coupées d'Amazonie péruvienne construite selon une stratégie endogène. Pour cela nous détaillons l'ensemble des étapes de la production à la vente, dans les villages producteurs et sur les marchés d'Iquitos. L'association d'un système agricole traditionnel avec une culture de rente permet de révéler la complexité de cet objet hybride que sont les fleurs ornementales.

### **Un lien « au féminin » entre villes et campagnes : la commercialisation des fleurs coupées à Iquitos**

Dans les régions basses du nord-est péruvien, au cœur de l'Amazonie se trouve Iquitos, capitale du département Loreto (figure 1). Même si Iquitos n'est pas accessible par la route, sa situation riveraine le long du fleuve Amazone et de son dense réseau fluvial a permis à ses habitants de développer des liens culturels et commerciaux avec le Brésil, la Colombie et l'Équateur. Avec près de 371 000 habitants en 2007 (INEI, 2007), Iquitos est la sixième plus grande ville du pays et constitue le plus grand pôle commercial de la région ; ses marchés y sont nombreux et très diversifiés.

Figure 1 : la région d'Iquitos et la zone de culture de fleurs



Petit village jusque dans les années 1860, Iquitos est aujourd'hui le plus grand port d'Amazonie péruvienne et a vu son environnement social modelé par une histoire économique fondée sur le caoutchouc entre 1880 et 1920<sup>4</sup>. Le système d'exploitation, basé sur le travail des Indiens, entraîna la disparition de nombreuses ethnies, même si la région d'Iquitos n'a jamais atteint un développement comparable à celui de Manaus au Brésil. Suite à la chute de la demande mondiale du caoutchouc amazonien, l'économie d'Iquitos dut se reconverter dans l'extraction de ressources naturelles locales comme l'ivoire végétal (*Phytalephas macrocarpa*), l'huile de bois de rose (*Aniba rosaedora*), le ojú (*Ficus insipida*) ou la coca (*Erythroxylum* sp.). L'extraction de la majorité de ces produits a diminué après la création de substituts. L'installation des grandes compagnies pétrolières dans les années 70 permit ensuite l'essor économique de la région. Aujourd'hui encore le département de Loreto est le premier producteur de pétrole brut du pays. L'écotourisme tend à se développer mais est concurrencé par la région amazonienne Sud plus accessible, le parc national Manu.

---

<sup>4</sup> Voir Barham & Coomes (1996) ; Santos-Granero & Barclay (1998).

Iquitos remplit ainsi sa fonction principale de carrefour commercial pour l'ensemble des villages aux alentours. Comme toute ville d'un pays en développement, inégalités sociales et pauvreté se mêlent au quotidien des habitants mais l'abondance et la variété des produits agricoles et de la pêche leur permettent d'avoir une alimentation équilibrée. L'hétérogénéité de sa population provient d'un mélange ethnique et social accédant à un éventail de revenus et exprimant ainsi des besoins différents. Des *ribereños* s'enthousiasment à dire qu'à Iquitos tout se vend ! Plus la ville s'agrandit et plus la demande devient complexe et se spécialise. Dès les années 50, un nouveau marché s'est ainsi créé : les fleurs ornementales coupées.

Ces plantes sont utilisées pour fleurir les cimetières mais aussi pour aromatiser les bains, guérir certaines maladies et décorer les maisons. À partir des années 70, la demande urbaine s'est intensifiée. Ainsi les agriculteurs habitués à vendre leurs produits au marché principal d'Iquitos, de Belén (au bord du fleuve Amazone), ont commencé à apporter avec eux des fleurs qu'ils vendaient au pied de l'église Nuestra Señora de Fatima, située à quelques minutes du marché. Aujourd'hui ce lieu est le rendez-vous chaque dimanche matin, entre 5 et 9 heures, d'une soixantaine de productrices en hiver (de janvier à juin) et jusqu'à plus de deux cent cinquante en été (de juillet à décembre). Elles y vendent une grande diversité et quantité de bouquets. Par exemple un village spécialisé dans la production de fleurs comme Lupuna II Zona (64 foyers) est capable de produire entre 10 000 et 12 200 bouquets par an toutes espèces confondues.

En dehors de quelques clients indépendants, ces bouquets sont en grande majorité achetés par les uniques intermédiaires de la filière, les vendeuses de fleurs qui leur permettent de commercialiser leurs fleurs tous les jours de la semaine aux endroits stratégiques de la ville, les cimetières : Cementerio General, Cementerio Jardines del Eden, Cementerio de Punchana, Cementerio de San Juan Bautista ou San Roque. Les acheteurs de fleurs dans les cimetières appartiennent à toutes les catégories sociales. En plus de l'église Nuestra Señora de Fatima le dimanche, les vendeuses



peuvent faire des commandes spéciales ou même se déplacer directement au port de Belén, particulièrement en basse saison lorsque les ressources sont rares. Les paiements sont au comptant en hiver mais en été le plus souvent à crédit (de un à sept jours).

Pour éviter de payer un intermédiaire, les productrices devraient vendre elles-mêmes leurs fleurs. D'ailleurs, certains dimanches, jour où les ventes sont les plus importantes, les productrices se déplacent au cimetière pour vendre directement leurs fleurs à des prix deux fois plus élevés. Elles sont néanmoins limitées par le temps car le dernier bateau-bus ou *colectivo* les reconduisant chez elles quitte le port à 9 heures du matin. Or aucun conducteur de bateau-bus ne désire rester plus longtemps à Iquitos. Elles pourraient également acquérir des canoës motorisés à bas coût (importation récente de Chine), mais la plupart des femmes sont trop fatiguées pour rester toute la journée en ville. En effet elles se lèvent tous les deux jours à minuit pour arriver au port à deux heures et demi du matin et ainsi accéder aux meilleures places. Celles qui ont accès à une maison familiale à Iquitos restent tout de même jusqu'au lendemain des jours de fêtes où les ventes peuvent être cent fois plus importantes.

À Iquitos, les fleurs peuvent être commercialisées dans un autre marché, celui des plantes médicinales, dénommé le Pasaje Paquito. Deux espèces, la rose d'Inde (*Targetes erecta*) et la rosa de castilla (*Rosa* sp.), y sont vendues pour leur parfum délicat, mais aussi pour soigner des problèmes de cœur. Chaque marché (Belén, Fatima, le Cimetière et le Pasaje Paquito) a donc sa propre fonction et un rôle particulier à jouer dans le processus de distribution des fleurs. Il n'y a pas encore de concurrence entre les marchés mais elle s'intensifie à l'intérieur de chacun d'eux. En vingt ans le nombre de vendeuses au cimetière est passé de trois (d'après enquêtes) à une moyenne (d'après observations) de vingt-huit et jusqu'à soixante-quatre les jours particuliers, tels que la fête des mères, des pères ou la Toussaint.

Les vendeuses qui ne diversifient pas leurs produits avec des fleurs de Lima ont aujourd'hui des difficultés à rentabiliser leur activité. La commande par avion des fleurs de Lima répond à une

demande particulière engendrée par l'irrégularité de la production des fleurs régionales (due aux crues) et de leur courte durée de vie. De plus leur succès commercial est plus faible que leurs concurrentes de la capitale. En faisant venir par avion ces fleurs de Lima, la classe aisée d'Iquitos a adopté de nouvelles habitudes comme celle d'offrir des fleurs et de les utiliser comme décoration dans la maison. Même si ce rôle est réservé aux élégantes Liméniennes, on peut espérer une ouverture du marché pour les fleurs régionales. Pour le moment, afin de s'adapter à cette nouvelle tendance, certains producteurs locaux commencent à cultiver de nouvelles espèces venues de Lima, mais les conditions écologiques maltraitent ces espèces plus fragiles.

La vente des fleurs est une activité lucrative. Chaque producteur peut recevoir près de 58 US\$<sup>5</sup> par semaine en hiver et 32 US\$ en été<sup>6</sup> (données de 1999), sommes nettement supérieures au salaire minimum d'un ouvrier d'Iquitos (16 US\$/semaine). Les ventes maximales ont lieu le dimanche en saison sèche. Le gain apporté par les fleurs lui permet d'acheter chaque semaine les produits de base qu'il ne peut pas trouver en forêt tels que le kérosène, le sel, le savon ou le riz et les légumes en hiver. Ce revenu hebdomadaire est non seulement important quantitativement mais aussi qualitativement grâce à son rôle stabilisateur. En effet, les prix de leurs autres sources de revenus comme le manioc (*Manihot esculenta*), les légumes cultivés, le poisson et les fruits de la forêt subissent de grandes fluctuations journalières en fonction de la quantité de marchandises qui arrive le matin sur le marché.

De plus, l'expansion du marché des fleurs est garantie par la croissance démographique d'Iquitos et la création de nouveaux besoins comme l'utilisation des fleurs en décoration ou en cadeaux. On peut également attendre l'ouverture d'un marché d'exportation vers Lima ou l'Europe mais cela reste hypothétique et ne représente pas forcément un objectif à atteindre à cause des changements

---

<sup>5</sup> Avec un taux de change de 3,3 soles pour 1 dollar (juillet 1999).

<sup>6</sup> Ce qui représente 138 152 US\$ annuel pour l'ensemble du village de Lupuna II Zona ou une moyenne de 4 793 US\$/ha.

sociaux et environnementaux (monoculture) qui s'ensuivraient. Ainsi, les grands volumes de fleurs vendus chaque semaine sur les marchés d'Iquitos permettent une augmentation et une stabilisation des revenus des familles, assurant une certaine sécurité monétaire. Ces agriculteurs sont donc capables de développer une agriculture spécialisée et adaptée.

### **Un réseau inter-villageois : histoire d'origine de la production de fleurs coupées**

Les producteurs locaux, évoluant dans un système de marché, ont su s'adapter à cette demande hétérogène en diversifiant leurs produits tout en conservant des méthodes de culture traditionnelle. Les villageois aux alentours d'Iquitos et quelques citadins cultivent traditionnellement les fleurs ornementales dans leurs jardins de case (*huertas*) afin de fleurir leur propre cimetière. On peut retracer leur présence dans les villages jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, la commercialisation des fleurs coupées a modifié le paysage de la région et la répartition du travail entre hommes et femmes.

Dans une zone géographique bien précise, à quelques heures d'Iquitos (au maximum 20 km), quinze villages de *mestizos* riverains du fleuve Amazone, des rivières Itaya et Nanay, ou plus haut en forêt, se sont spécialisés dans la culture de fleurs et se colorent en fonction de leurs fleurs de prédilection. Pour vendre leurs fleurs sur les marchés d'Iquitos, les agriculteurs utilisent les fleuves car la région est dépourvue de routes. La fraîcheur des fleurs étant un facteur limitant leur vente, la zone de production dépend de la proximité d'Iquitos.

Si la commercialisation est exclusivement une activité féminine, la production de fleurs coupées est mixte. Femmes et hommes travaillent aujourd'hui ensemble dans les champs. Cependant, avant le développement de cette filière commerciale, seules les femmes s'intéressaient aux fleurs qu'elles cultivaient dans leurs jardins autour des maisons.

Les villages en fleurs se colorent aujourd'hui selon les teintes de vingt-quatre espèces de fleurs issues de dix familles botaniques

(tableau 1). Chaque espèce a fait l'objet à la fois d'observations botaniques (nom scientifique, mode de propagation, forme végétale) et de relevés des savoirs locaux associés. Lors d'enquêtes dans les champs de fleurs et sur les lieux de vente, les producteurs de fleurs et leurs clients les ont identifiées, nommées et décrites (lieu de culture, qualités agronomiques et usages). Ces vingt-quatre espèces sont différemment appréciées ; les roses rouges, blanches ou roses et les tubéreuses blanches au fort parfum (*Polianthes tuberosa* L.) sont culturellement et économiquement valorisées. D'après les agricultrices et agriculteurs, cette réputation vient de leur beauté, de leur odeur délicate et de la nature de leur matériel de propagation. Jusqu'aux années 60, deux familles se partageaient le monopole des tubéreuses et roses. Leurs boutures et bulbes sont plus difficilement multipliés et conservés au fil des cycles de culture. Les bulbes de tubéreuses sont les plus difficiles à protéger contre l'humidité ; ils sont collectés avant la crue du fleuve Amazone et stockés au sec dans la maison ou dans un vieux canoë (*barbacoa*) posé en hauteur dans un arbre ou sur une plate-forme en face de la maison. Normalement, les rosiers peuvent survivre d'une année sur l'autre s'ils ne sont pas recouverts d'eau. Lorsque les amplitudes de crues sont normales et prévisibles, les agriculteurs récupèrent pour l'année suivante des boutures sur les anciens pieds de rosiers. Dans le cas contraire, les rares agriculteurs qui continuent de conserver les boutures de rosiers recouvertes de terre dans les canoës suspendus deviennent les uniques sources d'approvisionnement. Les réseaux d'échange s'organisent alors préférentiellement selon une proximité de voisinage. Cependant les foyers ayant su obtenir et conserver ce fragile matériel de propagation ne les distribuent que très rarement, pour s'assurer l'exclusivité de la production. Malgré toutes ces contraintes, 72,4% des agriculteurs disent pouvoir choisir leur matériel de propagation en sélectionnant chaque année les plus belles fleurs.

À l'inverse, les fleurs multipliées par graines sont facilement stockables contre l'humidité dans des bouteilles avec ou sans insecticide (entre trois mois et un an) et leur taux de multiplication est élevé permettant une production abondante. Les anciens disent,

par exemple, que la crête de coq (*Celosia argentea* var. *cristata*) pousse « sans honte » ; 96,6% des foyers vivant à Lupuna II Zona en plantent. Grâce aux graines conservées chaque année, les producteurs cultivent aussi largement des dahlias de sept couleurs différentes (*Dahlia coccinea*) (91,5% des foyers), la rose d'Inde (88,2%) et la gomphréna globuleuse (*Gomphrena globosa*) (71,2%). Les graines d'espèces récentes comme les lluvia (*Vismia minutiflora*), les violettes odorantes (*Viola odorata*) et les boutures de roses orange (*Rosa* sp.) et de costus (*Costus* sp.) sont achetées au marché d'Iquitos. Il ne semble pas que la production d'espèces modestement représentées comme les zapatillas de virgen (*Ixora finlaysoniana*), les lilas des Indes (*Lagerstroemia indica*) ou les autres espèces récemment introduites sera développée au cours des prochaines années ; les producteurs ne veulent pas s'engager dans la production de fleurs qu'ils ne connaissent pas.

Les agriculteurs choisissent leurs espèces de fleurs selon trois critères : la disponibilité du matériel de propagation (45,4% des foyers de Lupuna II Zona), les problèmes environnementaux (30%) comme l'adaptabilité de certaines espèces aux terres non inondables ou la perte des fleurs lors des grandes crues, et enfin la valorisation économique en favorisant les espèces poussant vite ou ayant une meilleure valeur marchande.

Parmi les quinze villages floraux, quatre prédominent par la quantité et la diversité de fleurs cultivées. Jusqu'en 1981, trois d'entre eux – Lupuna I Zona, Lupuna II Zona et Centro Union Lupuna – étaient regroupés en une zone appelée Lupuna qui s'étend au bord d'un affluent du fleuve Amazone (sud-est d'Iquitos). On peut y rencontrer une grande diversité de terres fertiles lorsque proches du fleuve et utilisables toute l'année et situées en altitude (figure 2 à consulter en fin d'article). Dans ces villages, 65 à 97% des foyers produisent des fleurs. Plus haut sur le fleuve Amazone, les habitants de San Antonio ont également suivi cette tendance car 18% des foyers commercialisent des fleurs. Encore plus en amont, Gallito est un village de pêcheurs dans lequel deux foyers produisent la majorité des variétés commercialisées. Au bord de deux canaux de la rivière Itaya (sud-ouest d'Iquitos), les habitants

d'Uchpa et Mohena Caño, traditionnellement très orientés vers l'exploitation des fleurs, ont dû modifier leurs habitudes à cause des inondations de plus en plus intenses. Respectivement 18 et 35% des foyers y produisent des fleurs. Les cinq villages de hautes terres – Santa Clara, Mazanillo, San José (sur le fleuve Itaya, en face de Belén), Cruz del Sur (route d'Iquitos – Nauta) et Santo Tomás – s'individualisent par leur petite proportion de producteurs mais aussi par la faible diversité d'espèces cultivées (tableau n° 1). D'autres villages cultivent des fleurs pour fleurir leur cimetière local, sans les vendre à Iquitos. Le matériel de propagation, surtout celui des plantes vertes (dont le village de Santo Tomás est spécialiste), peut également être commercialisé et constituer un apport d'argent conséquent pour certaines familles d'au moins trois villages autour d'Iquitos (figure 2).

L'ensemble de ces quinze villages ont comme similarité la présence de fleurs dans leurs champs, mais chacun conserve ses particularités. En effet la localisation des terres et l'histoire du village déterminent les espèces plantées. Pour répondre au déséquilibre entre l'offre et la demande, de nouveaux producteurs, exclusivement hivernaux, s'installent pour produire des fleurs sur les hautes terres. Par exemple un village comme Santa Clara surplombant la rivière Nanay a débuté la production de fleurs en 1996 en plantant la crête de coq, une espèce résistante et plus facile à cultiver. Dans quelques années, ses habitants diversifieront certainement leur production avec d'autres espèces propices à la culture en hautes terres comme les dahlias et les célosies (*Celosia* sp.), mieux valorisées sur les marchés d'Iquitos. Les roses et les tubéreuses marquent la spécialité du village de Lupuna II Zona doté d'un environnement favorable par la présence de levées alluviales et d'une histoire économique dynamique capable de s'adapter rapidement aux demandes du marché d'Iquitos. En effet il y a près de cinquante ans, suite à l'effondrement des fermes laitières qui faisaient depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle la prospérité de

Lupuna<sup>7</sup>, un fermier décida de se reconvertir dans la production de fleurs coupées et d'autres cultures de rente comme le riz, le maïs, les haricots, le manioc et la banane plantain. Le matériel de propagation des fleurs fut prélevé dans les jardins de case que les femmes ont toujours entretenus afin de fleurir leur cimetière. La tubéreuse viendrait du jardin d'une femme du village de Mohena Caño.

Ainsi, la culture de fleurs coupées a pu se développer grâce à une double coopération, à l'intérieur et entre les villages autour d'Iquitos. Les femmes ont depuis toujours planté des fleurs ornementales dans leurs jardins pour leurs propres usages, certaines surent débusquer des espèces rares et fragiles comme les roses et les tubéreuses. C'est un véritable réseau de femmes qui a ensuite permis la diffusion des semences à travers la région ; la coopération inter-villageoise est souvent sous-estimée par rapport à une vision centralisatrice dans laquelle la ville, ici Iquitos, constituerait l'unique zone-source. Même si on ne peut oublier que c'est effectivement pour répondre à une demande urbaine, que ce réseau s'est organisé le long du fleuve et entre les terres hautes et basses.

### **Une complémentarité inter agro-écosystèmes**

Les pratiques des agriculteurs doivent s'adapter aux propriétés biologiques de chaque espèce florale ainsi qu'aux saisons. À seulement un peu plus de 3° au sud de l'équateur et 73° de longitude ouest, la région d'Iquitos bénéficie de températures chaudes (> 25°C) et uniformes toute l'année. À l'opposé, les précipitations annuelles sont irrégulières et comprises entre 1 000 et 5 000 mm. On distingue deux saisons selon les variations du fleuve Amazone. L'hiver (de janvier à juin), correspond à l'étiage haut du fleuve, et l'été (de juillet à décembre) à la période sèche. Le long de plus de 6 000 km qu'il parcourt des Andes à l'océan Atlantique, le fleuve Amazone redessine continuellement son lit en obligeant

---

<sup>7</sup> Cinq fermes produisaient du lait à Lupuna jusque dans les années 70. Elles fermèrent une à une jusqu'en 1991 à cause de la pollution qu'elles engendraient.

leurs riverains à s'adapter au nouvel environnement. La vie agricole s'organise autour de ces crues pouvant être dévastatrices mais néanmoins indispensables, non seulement pour l'enrichissement des sols en alluvions, l'élimination des mauvaises herbes et de maladies phytosanitaires, mais aussi pour la régulation des populations de poissons (migration, accouplement).

Selon leur exposition aux crues, quatre agro-écosystèmes coexistent (figure 2) : les *barreales* (plaines inondables), les *restingas bajas* (levées alluviales basses), les *restingas altas* (levées alluviales hautes) et les *alturas* (hautes terres) (Denevan, 1983). Les levées basses et hautes sont inondées chaque année pendant des périodes variant de deux à six mois tandis que les plaines inondables, plus proches du fleuve, sont cultivées pendant seulement trois mois. Les hautes terres ne sont jamais inondées. Ainsi les agriculteurs amazoniens doivent faire face à de nombreux défis environnementaux. Les crues annuelles imposent une saisonnalité des produits, notamment les fleurs, et une diminution de la production pour les agriculteurs n'accédant pas à des hautes terres.

Dans le village de Lupuna II Zona, aucun foyer ne cultive simultanément les quatre agro-écosystèmes. Dans moins de la moitié des cas (42,4%), les producteurs de fleurs choisissent de ne cultiver que deux espaces en même temps : plaines inondables et levées basses (42,1%), levées basses et hautes (31,6%), ou plaines inondables et levées hautes (26,3%). Certains ne cultivent qu'un seul espace, les levées basses (25,4%). Ainsi les terres les plus utilisées sont des terres inondables comme les levées basses (86,2% des foyers) et les plaines (47,5%). Le rôle du fleuve est indiscutable car il garantit des terres plus fertiles grâce au dépôt de sédiments et plus faciles à cultiver en éliminant mauvaises herbes et insectes nuisibles lors de chaque crue. Ces terres basses sont aussi plus proches des habitations, et à ce titre peuvent être mieux surveillées contre les voleurs. Cependant, les terres hautes jouent un rôle fondamental car elles ne sont jamais inondées. Ainsi les foyers qui ont le courage d'ouvrir un champ en forêt et d'y marcher régulièrement sont les seuls à pouvoir vendre fleurs, manioc et



fruits d'aguaje (*Mauritia flexuosa*) sur les marchés d'Iquitos en hiver.

L'exploitation des fleurs dans les villages autour d'Iquitos répond à un système traditionnel basé sur la culture sur brûlis qui a dû s'adapter aux changements environnementaux. Au commencement de la culture de fleurs à but lucratif vers 1950, les insectes ne constituaient pas une nuisance. Aujourd'hui ils sont tellement dévastateurs que seules les crues sont capables de les éliminer pour la saison suivante, laissant les terres hautes pour les espèces les plus résistantes. Les crêtes de coq, les dahlias, la célosie et la rose d'Inde ne craignent pas les ravageurs des hautes terres non inondables. À l'inverse les tubéreuses et les roses ne peuvent être plantées que dans un espace soumis aux crues irrégulières du fleuve, les levées alluviales et les jardins de case.

Ainsi près de 83% des villageois à Lupuna II Zona achètent de l'Aldrin, un insecticide très puissant prohibé dans de nombreux pays dont le Pérou en 1991 (Montoro Zamora, 2008), et un huitième utilise le poison utilisé pour la pêche à la nivrée, le *barbasco* (*Lonchocarpus* spp.), ou des cendres qui, lorsque éparpillées au pied des plantes, asphyxient un ver dénommé *gusano*. La durabilité de ce système pourrait être mise en question par l'utilisation de produits chimiques. Un bilan écologique devrait être fait pour déterminer le réel impact écologique de ces insecticides sur l'environnement. Seulement un quart des agriculteurs pratique l'irrigation lors des premiers stades de développement des jeunes plantes. L'eau est transportée à pied dans des récipients à partir du fleuve Amazone ou d'une source des hautes terres.

Les méthodes agricoles sont largement diversifiées à l'échelle d'un village. L'ordre de plantation et la durée d'utilisation des terres ne suivent pas un schéma général mais dépendent de chaque famille (facteurs économiques, culturels, personnels, disponibilité) et des conditions écologiques locales. On peut tout de même souligner que les hautes terres sont en grande majorité mises en jachère après deux ans à cause de l'invasion des mauvaises herbes, des maladies et dans une moindre mesure de l'appauvrissement des sols. Les fleurs ne sont pas aussi exigeantes en qualité de sols que le

maïs ou le riz, et peuvent donc être plantées dans un second temps. On les retrouve aussi très souvent autour des cultures de manioc ou de légumes que cultivent les hommes et les femmes. Le mélange avec le maïs est en revanche prohibé car les agriculteurs les considèrent comme des espèces incompatibles. Les champs plurispécifiques privilégient l'agrobiodiversité car cela permet de mieux gérer les risques d'attaque d'insectes ou de maladies, et de diversifier les stratégies de vente. Ainsi, la culture de fleurs ne semble pas concurrencer dans le temps (cycles de culture) et dans l'espace la production vivrière de légumes et de manioc, mais la compléter.

Le nombre d'années de mise en culture des levées basses dépend de l'investissement fourni pour combattre les mauvaises herbes. Les fleurs peuvent y être plantées en monoculture ou mélangées selon le schéma décrit pour les hautes terres. Les tubéreuses, roses et autres fleurs arbustives sont plantées autour des maisons pour les protéger contre les voleurs et plus simplement pour décorer les jardins. Ces jardins dédiés aux fleurs entretenus par les femmes, sont cultivés chaque année avec les mêmes espèces sans qu'une baisse de rendement ne soit reportée car les déchets domestiques y sont régulièrement déposés.

Sur les levées alluviales, plusieurs stratégies sont utilisées par les villageois pour commencer à semer les fleurs après la décrue. La plus pratiquée (70% des habitants de Lupuna II Zona) est la « méthode rapide ». Les agriculteurs sèment dès la décrue les espèces les plus précoces (tableau 1) afin de gagner rapidement de l'argent. En effet la période d'hiver est financièrement difficile surtout pour ceux qui n'ont pas accès aux hautes terres. D'autres agriculteurs (18,5%) choisissent de planter en premier les espèces les plus lentes et de plus haute valeur commerciale car celles-ci sont proches de leur maison, dans les jardins. Il s'agit généralement de familles spécialisées et traditionnellement orientées vers la production de tubéreuses ou de roses. Enfin, les autres producteurs qui n'ont accès qu'à une petite superficie de terre (11,5%) plantent toutes les espèces en même temps ou choisissent celles dont le matériel de propagation est disponible.

Certaines croyances transmises de mères en filles persistent toujours. Par exemple à Lupuna II Zona, la grande majorité des femmes ne vont pas travailler dans les champs lors de leur menstruation (79%) ou se lavent dans le fleuve après l'acte sexuel pour éviter de rendre les fleurs jalouses (61%). Chacun a sa technique pour planter les fleurs à des dates précises selon la position de la lune : les agricultrices préfèrent semer soit lors de la pleine lune (46%), soit cinq jours après (14%), alors que d'autres « n'écourent » pas la lune.

Ainsi, pour un village grand producteur de fleurs comme Lupuna II Zona, ces méthodes de culture permettent une production estivale moyenne par producteur et par semaine de 45 bouquets de crêtes de coq, de 24 bouquets de dahlias, 21 de tubéreuses et 14 de roses blanches. Après le mois de janvier, en période de crues, il ne reste plus que les espèces qui poussent en terres hautes et celles sous forme arbustive tels que les roses et les lilas des Indes jusqu'à ce que l'eau les recouvre. Les quatre agro-écosystèmes sont donc complémentaires : les zones inondables produisent des espèces culturellement et économiquement valorisées, alors que les hautes terres permettent une alimentation en masse et continue de fleurs à graines tolérantes aux insectes nuisibles.

**Conclusion. Les fleurs, le lien entre le biologique et le social, et entre villes et campagnes**

Comme pour les villages, on retrouve une spécialisation florale des familles. Chaque producteur développe des stratégies de gestion et des pratiques agricoles distinctes selon son accès à la terre et son genre. Peu de familles de Lupuna II Zona cultivent à la fois des terres hautes et basses ce qui favorise leur production hivernale dans le premier cas et la diversité des fleurs dans le deuxième. De plus, seuls de rares agriculteurs privilégiés possèdent des boutures de roses et des bulbes de tubéreuses. Ces deux types d'appropriation, du territoire et des ressources biologiques, dépendent de l'ancienneté de la famille dans le village et de son degré de spécialisation dans la production de fleurs impliquant un investissement en temps plus important.

Le genre a aussi son importance. Nous avons vu que la vente des fleurs a été totalement appropriée par les femmes : les productrices les transportent et les cèdent aux vendeuses qui les commercialisent devant les cimetières. Anciennement, lorsque les fleurs n'étaient pas commercialisées, seules les femmes s'en occupaient dans les jardins, lieux de reconnaissance sociale. Certaines femmes restent tout de même encore passionnées par leurs roses ou tubéreuses, mais la majorité ne les apprécie que pour leur valeur commerciale. Depuis leur mise sur le marché, les fleurs sont devenues une préoccupation familiale. L'ouverture des champs, la plantation, la culture et la récolte sont entreprises par les deux sexes. Les fleurs constituent donc un objet partagé, travaillé à la fois par les femmes et les hommes.

Elles sont aussi le lien entre les vivants et les morts. En effet, les fleurs sont cultivées et aujourd'hui vendues, principalement pour fleurir les cimetières. Les Romains, puis les chrétiens d'Europe après avoir été influencés par la culture islamique du temps des croisades (Goody, *op. cit.*), offraient aussi des fleurs à leurs défunts. Les fleurs de couleur blanche, symbole de pureté<sup>8</sup> ou même de virginité, de fertilité et de piété à l'image de la Vierge Marie (Fulton, 2004), étaient plus particulièrement valorisées pour les rituels religieux. La couleur blanche des tubéreuses et des roses sur les étals des vendeuses de fleurs à Iquitos, est aussi particulièrement appréciée. Cependant nos approches ethnobiologique et géographique ne nous ont pas permis d'explicitier plus clairement ce fait. Une analyse anthropologique fondée sur une observation plus holistique dépassant les seuls savoirs et pratiques horticoles auprès des producteurs, vendeurs et acheteurs de fleurs permettrait de mieux appréhender la signification symbolique des couleurs en général, et donc celles des fleurs.

L'interpénétration du biologique et du social est ici évidente. D'après leur discours sur les fleurs, les *mestizos* péruviens ont développé une relation plus intime avec les tubéreuses et les roses cultivées dans le jardin entourant leur maison et dont les propriétés

---

<sup>8</sup> Puckle (1926 : 169) ; Dafni *et al.* (2006 : 2-38).

biologiques les rendent plus vulnérables et donc plus rares et précieuses ; elles sont valorisées non seulement pour leur potentialité économique, mais aussi pour leur rapport patrimonial et identitaire. Cultiver de belles roses procure un statut social à l'agriculteur qui a su se distinguer par l'acquisition d'un matériel rare et par la reconnaissance de ses savoir-faire hérités et transformés.

En Amazonie, les interactions entre les villes et les campagnes sont connues, que ce soit le long des routes dans les zones de fronts pionniers<sup>9</sup> ou le long des fleuves<sup>10</sup>. Les impacts sur l'agrobiodiversité et la sécurité alimentaire sont néanmoins peu étudiés. Même si les espèces de fleurs ornementales coupées ne sont pas endémiques, on peut se réjouir de l'enrichissement en espèces agricoles. L'adaptation d'un système agricole – de la culture de subsistance vers une culture de rente tout en conservant un système d'agriculture sur brûlis – couplée à une mobilité des acteurs entre espaces urbain et rural se traduit, pour l'instant, par un ajout d'activités et d'espèces, et non pas par une substitution ou une modification de la structure spatiale du système agricole traditionnel. Si c'est également le cas dans une autre région du Pérou<sup>11</sup> ou dans le Rio Negro au Brésil<sup>12</sup>, les abattis plurispécifiques de l'estuaire du fleuve Amazone sont progressivement remplacés par des peuplements homogènes d'açaí (*Euterpe oleracea*)<sup>13</sup>. Ces trois cas d'agriculture « traditionnelle » soulignent en revanche que les mobilités entre le rural et l'urbain n'impliquent pas de changements irréversibles dans les paysages grâce au maintien de la capacité de régénération de l'écosystème et au dynamisme des réseaux

---

<sup>9</sup> Voir Grandchamp Florentino (2001) ; Barbieri & Carr (2005) ; Eloy & Emperaire (2011).

<sup>10</sup> Voir Emperaire (2000) ; Eloy (2008b) ; Alexiades (2009) ; Parry *et al.* (2010) ; Eloy & Lasmar (2012) ; Kohler *et al.* (2011).

<sup>11</sup> Voir Hamlin & Salick (2003).

<sup>12</sup> Voir Eloy (2008a) ; Emperaire & Eloy (2008) ; Eloy & Le Tourneau (2009).

<sup>13</sup> Voir Padoch *et al.* (2008).

d'échange de matériel de propagation ; telle n'est pas la situation dans les zones de fronts pionniers. La création localement de la filière de fleurs coupées dans la région d'Iquitos suite à une demande spécifique de la ville permet donc d'entrevoir la possibilité d'une réponse rapide à l'ouverture d'autres marchés répondant à de nouvelles demandes. Ainsi, des connexions entre la ville et les campagnes existent, et la nature de leurs articulations dans leurs dimensions économiques, sociopolitiques et spatiales va déterminer l'avenir d'un développement durable en Amazonie.

#### **RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES**

- AHMAD I., DOLE J. M., KHAN M. A., QASIM M., AHMAD T. & KHAN A. S., 2010. « Present Status and Future Prospects of Cut Rose Production in Punjab, Pakistan », *Horttechnology*, 20(6) : 1010-1015.
- ALEXIADES M. N., 2009. « Mobility and Migration in Indigenous Amazonia. Contemporary Ethnoecological Perspectives – an Introduction ». in ALEXIADES M. N. (dir.), *Mobility and Migration in Indigenous Amazonia. Contemporary Ethnoecological Perspectives*. Oxford/New-York, Berghahn Books : 1-46.
- BARBIERI A. F., CARR D. L., 2005. « Gender-Specific Out-Migration, Deforestation and Urbanization in the Ecuadorian Amazon », *Global and Planetary Change*, 47 : 99-110.
- BARHAM B. L., COOMES O. T., 1996. *Prosperities Promise: The Amazon Rubber Boom and Distorted Economic Development*. Boulder, Westview Press.
- BARIS M. E., USLU A., 2009. « Cut Flower Production and Marketing in Turkey », *African Journal of Agricultural Research*, 4(9) : 765-771.
- CHIBNIK M., 1994. *Risky rivers: the Economics and Politics of Floodplain Farming in Amazonia*. Tucson, University of Arizona Press.

- COOMES O. T., 1992. *Making a Living in the Amazon Rain Forest: Peasant, Land and Economy in the Tahuayo River Basin of Northeastern Peru*. Madison, University of Wisconsin-Madison.
- DAFNI A., LEV E., BECKMANN S. & EICHBERGER C., 2006. « Ritual Plants of Muslim Graveyards in Northern Israel », *Journal of Ethnobiology and Ethnomedicine*, 2(38).
- DENEVAN W. M., 1983. « Adaptation, Variation, and Cultural Geography ». *The Professional Geographer*, 35(4) : 399-406.
- DESCOLA P., 1986. *La Nature domestique : symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*. Paris, MSH/fondation Singer-Polignac.
- DESCOLA P., 2001. « Par-delà la nature et la culture », *Le Débat*, 114 : 86-101.
- DESCOLA P., PÁLSSON G., 1996. *Nature and Society. Anthropological Perspectives*. Londres, Routledge.
- ELOY L., 2008a. « Diversité alimentaire et urbanisation. Le rôle des mobilités circulaires des Amérindiens dans le Nord-Ouest Amazonien », *Anthropology of food*, S4 : <http://aof.revues.org/document2882.html>.
- ELOY L., 2008b. « Dynamiques et adaptation des systèmes agroforestiers périurbains dans le Nord-Ouest Amazonien », *Bois et forêts des Tropiques*, 295(2) : 45-55.
- ELOY L., EMPERAIRE L., 2011. « La circulation de l'agrobiodiversité sur les fronts pionniers d'Amazonie (région de Cruzeiro do Sul, État de l'Acre, Brésil) », *L'espace géographique*, 40 : 62-74.
- ELOY L., LASMAR C., 2012. « Urbanization and Transformation of Indigenous Resource Management: the Case of Upper Rio Negro (Brazil) », *International Journal of Sustainable Society*, 4(372-388).
- ELOY L., LE TOURNEAU F.-M., 2009. « L'urbanisation provoque-t-elle la déforestation en Amazonie ? Innovations territoriales et agricoles dans le nord-ouest Amazonien (Brésil) », *Annales de géographie*, 118(667) : 204-227.
- EMPERAIRE L., 2000. « Entre selva y ciudad: estrategias de producción en el Rio Negro medio (Brasil) », *Bulletin de l'Institut français des études andines*, 29(2) : 215-232.

- EMPERAIRE L., ELOY L., 2008. « A cidade, um foco de diversidade agrícola no Rio Negro (Amazonas, Brasil)? », *Bol. Mus. Para. Emílio Goeldi. Ciências Humanas*, Belém, 3(2) : 195-211.
- FULTON R., 2004. « The Virgin in the Garden, or why Flowers Make Better Prayers », *Spiritus: A Journal of Christian Spirituality*, 4(1) : 1-23.
- GOODY J., 1993. *The Culture of Flowers*. Cambridge, Cambridge University Press.
- GRANDCHAMP FLORENTINO L., 2001. *Urbanisation, stratégies familiales et multipolarité rurale-urbaine. La transamazonienne à l'ouest d'Altamira (Pará, Brésil)*. Paris, EHESS.
- HAMLIN C. C., SALICK J., 2003. « Yanesha Agriculture in the Upper Peruvian Amazon: Persistence and Change Fifteen Years Down the "Road" », *Economic Botany*, 57(2) : 163-180.
- HIRAOKA M., 1985. « Changing Floodplain Livelihood Patterns in the Peruvian Amazon », *Tsukuba Studies in Human Geography*, 3 : 243-275.
- HUGHES A., 2001. « Global Commodity Networks, Ethical Trade and Governmentality: Organizing Business Responsibility in the Kenyan Cut Flower Industry », *Transactions of the Institute of British Geographers*, 26(4) : 390-406.
- INEI, 2011. <http://censos.inei.gob.pe/Censos2007/IndDem/?id=ResultadosCensales2007> [cited 24 November 2011].
- KOHLER F., ELOY L., LE TOURNEAU F.-M., COULY C., NASUTI S., SERGES D., CAILLON S., MARCHAND G. & GREISSING A., 2011. « Globalization in the Brazilian Amazon Region: Conflicting Answers from "Extractivist" Communities » in PACHURA P. (dir.), *New Knowledge in a New Era of Globalization (Book2)*. Rijeka, Croatia, InTech Publisher : 269-284.
- LOGES V., DE CASTRO A. C. R., MARTINS L. S. S., WILLADINO L., TEXEIRA M. D., LIRA M. D., PINHEIRO P. G. L., DE SOUZA J. W. O. & DE MELO M. G., 2005. « Floriculture Research in Pernambuco – Brazil » in TOMBOLATO A. F. C. *et alii*



(dir.), *Proceedings of the Vth International Symposium on New Floricultural Crops* : 345-350.

MANO Y., YAMANO T., SUZUKI A. & MATSUMOTO T., 2011. « Local and Personal Networks in Employment and the Development of Labor Markets: Evidence from the Cut Flower Industry in Ethiopia », *World Development*, 39 (10) : 1760-1770.

MONTORO ZAMORA Y., 2008. « Managing Empty Pesticide Containers in Perú », *Latin America – Pesticide News*, <http://www.pan-uk.org/pestnews/Issue/pn79/pn79pp16-17.pdf>.

MUHAMMAD A., AMPONSAH W. A. & DENNIS J. H., 2009. « The Impact of Preferential Trade Arrangements on EU Imports from Developing Countries: The Case of Fresh Cut Flowers », *Applied Economic Perspectives and Policy*, 32(2) : 254-274.

NEWMAN C., 2002. « Gender, Time Use, and Change: The Impact of the Cut Flower Industry in Ecuador », *The World Bank Economic Review*, 16(3) : 375-395.

PADOCH C., BRONDIZIO E., COSTA S., PINEDO-VASQUEZ M., SEARS R. & SIQUEIRA A., 2008. « Urban Forest and Rural Cities: Multi-sited Households, Consumption Patterns, and Forest Resources in Amazonia », *Ecology and Society*, 13(2) : 2.

PARRY L., PERES C. A., DAY B. & AMARAL S., 2010. « Rural-Urban Migration Brings Conservation Threats and Opportunities to Amazonian Watersheds », *Conservation Letters*, 3(4) : 251-259.

PUCKLE B. S., 1926. *Funeral Customs, their Origin and Development*. London, Werner Laurie.

RIISGAARD L., 2009. « Global Value Chains, Labor Organization and Private Social Standards: Lessons from East African Cut Flower », *World Development*, 37(2) : 326-340.

RIISGAARD L., 2011. « Towards More Stringent Sustainability Standards? Trends in the Cut Flower Industry », *Review of African Political Economy*, 38(129) : 435-453.

SANTOS-GRANERO, BARCLAY F., 1998. *Selva Central. History, Economy, and Land Use in Peruvian Amazonia*. Washington, D.C., Smithsonian Institution.

VIVEIROS DE CASTRO E., 1992. *From the Enemy's Point of View; Humanity and Divinity in an Amazonian Society*. Chicago, The University of Chicago Press.

VIVEIROS DE CASTRO E., 1996. « Images of Nature and Society in Amazonian Ethnology », *Annual Review of Anthropology*, 25 : 179-200.

STRATHERN M., 1980. « No Nature, no Culture: the Hagen Case ». in MACCORMACK C. *et alii* (dir.), *Nature, Culture and Gender*. Cambridge, Cambridge University Press : 174-223.

WINKLER-PRINS A. M. G. A., 2002. « Seasonal Floodplain-Upland Migration along the Lower Amazon River », *The Geographical Review*, 92(3) : 415-431.

#### **Résumé**

À l'aide d'une posture à l'interface entre l'ethnobiologie et la géographie, nous démontrons comment les fleurs ornementales coupées peuvent faire le lien entre villes et campagnes, entre les villages producteurs et entre les différents agro-écosystèmes existant le long du fleuve Amazone. Cette activité lucrative de vente de fleurs se traduit par un ajout d'activités et d'espèces, et non pas par une substitution ou une modification de la structure spatiale du système agricole traditionnel. La valorisation sociale des espèces est façonnée par l'espace où elles sont cultivées, par la nature fragile de leur matériel de propagation, et par leur vulnérabilité biologique. Rares et précieuses, les fleurs acquièrent aussi une valeur économique non négligeable. Cultiver de belles roses procure un statut social à l'agriculteur qui aime exposer ses savoir-faire hérités et transformés.

**Mots-clefs :** adaptation, Amazonie, filière, fleurs ornementales, marché, Pérou.

#### **Summary**

Traditional Agriculture and Ornamental Flowers: a Successful Union in Amazonia

By drawing on an approach at the intersection of ethnobiology and geography, we show how ornamental cut flowers effectively forge links between town and country, among producer villages, and between different agroecosystems found along the Amazon river, near Iquitos (Peru). This

lucrative activity arose from the introduction of new farming practices and novel plant species, rather than by substitution or modification of the spatial structure of the traditional agricultural system. The social value of flower species is fashioned by the space where they are cultivated, by the fragile nature of their propagules, and by their biological vulnerability. Rare and precious, these flowers acquire a non-negligible economic value as well. The cultivation of beautiful roses begets a social stature to the farmer who wishes to demonstrate to others his or her inherited knowledge and know-how.

**Key-words: adaptation, Amazonia, value chain, ornamental flowers, market, Peru.**

\* \*

*Agriculture traditionnelle et fleurs coupées...*

**Tableau 1 : Description des vingt-quatre espèces de fleurs que l'on trouve  
à Lupuna II Zona (Avril-Mai 1999).**

Nom commun En	nom local en espagnol	nom scientifique	famille botanique	altura	propagation
Tubéreuse	Margarita rellena	<i>Polianthes tuberosa</i>	Agavaceae	non	bulbes
	Margarita simple	<i>Polianthes sp.</i>	Agavaceae	non	bulbes
Rose blanche	Rosa blanca, Cahus	<i>Rosa sp.</i>	Rosaceae	non	bouture
Rose rouge	Rosa roja, Sangre de Cristo	<i>Rosa sp.</i>	Rosaceae	non	bouture
Rose rose	Rosa rosada, de Castilla	<i>Rosa sp.</i>	Rosaceae	non	bouture
Rose orange	Rosa anaranjada	<i>Rosa sp.</i>	Rosaceae	non	bouture
Lilas des Indes	Amor fino Locura	<i>Lagerstro- emia indica</i>	Lythraceae	non	bouture
Allamanda, liane à lait, trompette d'or	Campa- nita	<i>Allamanda cathartica</i>	Apocy- naceae	non	bouture
Rose de porcelaine	Baston del emperador	<i>Nicolaia elatior</i>	Zingibe- raceae	oui	bouture
Costus	Canelita	<i>Costus sp.</i>	Costaceae	oui	bouture
Ixora écarlate	Buquet de novia	<i>Ixora coccinea</i>	Rubiaceae	non	bouture
Célosie	Piña-piña	<i>Celosia sp.</i>	Amaran- thaceae	oui	graines
	Pashaquilla	Jacques- huberia loretensis	Fabaceae	non	haricot
Crête de coq	Gallo cresta	<i>Celosia argentea var.cristata</i>	Amaran- thaceae	oui	graines
Dahlia	Dalia	<i>Dahlia coccinea</i>	Asteraceae	oui	bouture
Rose d'Inde	Rosasisa	<i>Tagetes erecta</i>	Asteraceae	oui	graines

Œillet d'Inde	Marigola, Rosasisa rellena	Tagetes patula	Asteraceae	oui	graines
Gomphréna globuleuse, Amarantine globuleuse	Siempre Viva	Gom- phrena globosa	Amaran- thaceae	oui	graines
Iresine	Cola de Mono, Punta	Iresine sp.	Amaran- thaceae	oui	graines
	Margarita de Lima	Chrysan- themum sp.	Asteraceae	non	bulbe
	Zapatillas de virgen, Zapatito rojo	Ixora finlay- soniana	Rubiaceae	non	bouture
Violette odorante	Violeta	Viola odorata	Violaceae	non	graines bouture
	Lluvia, Candiu	Vismia minutiflora	Clusiaceae	non	bouture

\*